



Auteur(s) :

Chassay, Jean-François

Titre de l'article :

« Le génome est un champ de ruines »

Type de publication :

Article d'un cahier Figura

Volume de la publication :

37

Date de parution :

2014

Résumé :

Mon titre réfère à un ouvrage du romancier Serge Lamothe analysés dans cet article, «Les enfants lumière», mais constitue aussi, bien sûr, un clin d'oeil à la célèbre formule de Walter Benjamin: «l'Histoire est un champ de ruine.» Clin d'oeil un peu ironique, puisque «Les enfants lumière» ne permet pas de porter un regard vers le passé, mais oblige plutôt le lecteur à se demander vers quoi nous conduisent biotechnologie et posthumanité dans un univers narratif dominé par un éclatement spatio-temporel. Ce qui ne signifie pas qu'il ne sera pas question d'Histoire.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

Chassay, Jean-François. 2014. "Le génome est un champ de ruines". In *Les frontières de l'humain et le posthumain*. Article d'un cahier Figura. Available online: l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/en/articles/le-genome-est-un-champ-de-ruines>>. Accessed on May 25, 2019. Source: (Chassay, Jean-François and Marie-Ève Tremblay-Cléroux (ed.). 2014. Montréal, Université du Québec à Montréal: Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. coll. Cahiers Figura, vol. 37, pp. 41-53).

L'Observatoire de l'imaginaire contemporain (OIC) est conçu comme un environnement de recherches et de connaissances (ERC). Ce grand projet de Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, offre des résultats de recherche et des strates d'analyse afin de déterminer les formes contemporaines du savoir. Pour communiquer avec l'équipe de l'OIC notamment au sujet des droits d'utilisation de cet article : oic@labo-nt2.org

Jean-François Chassay
Université du Québec à Montréal

Le génome est un champ de ruines

Mon titre réfère à un ouvrage du romancier Serge Lamothe analysé dans cet article, *Les enfants lumière*¹, mais constitue aussi, bien sûr, un clin d'œil à la célèbre formule de Walter Benjamin : « l'Histoire est un champ de ruine. » Clin d'œil un peu ironique, puisque *Les enfants lumière* ne permet pas de porter un regard vers le passé, mais oblige plutôt le lecteur à se demander vers quoi nous conduisent biotechnologie et posthumanité dans un univers narratif dominé par un éclatement spatio-temporel. Ce qui ne signifie pas qu'il ne sera pas question d'Histoire.

Posthumanité : le spectre de la réflexion sur le sujet a sans doute engendré plus de textes depuis une douzaine d'années qu'il n'existe

1. Serge Lamothe, *Les enfants lumière*, Québec, Alto, 2012. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *EL*.

de transhumains qui rêvent de transiter vers la posthumanité. Selon un ouvrage d'Antoine Robitaille², en 2007 la World Transhumanist Association ne comptait pas plus de 3000 membres répartis sur quatre continents; généralement, moins de 200 d'entre eux se retrouvent à leur congrès annuel. Il est vrai cependant que le potentiel des biotechnologies suffit aujourd'hui à provoquer d'amples débats qui opposent souvent (pour reprendre les termes du philosophe Dominique Lecourt³, lui-même peu nuancé) les « bio-catastrophistes » et les « techno-prophètes ». Les positions sont souvent bien arrêtées et peu propices au dialogue. Les zélotes de la posthumanité s'interrogent sur cette « nature humaine » qu'ils voient comme une construction sociale et que leurs adversaires croient de toute éternité, alors même que ces derniers considèrent souvent le posthumain potentiel comme une monstruosité en devenir.

En ce début de XXI^e siècle, grâce aux nouvelles technologies, nous voilà « peut-être bien plus près des monstres *voulus* et non point *trouvés* par les généticiens et embryologistes contemporains⁴ ». Bref, nous passons du monstre « né » au monstre « créé ». Mais la singularité signale-t-elle la monstruosité? Et qui décide du degré de technologie « contre-nature » qui justifierait de lancer l'anathème de monstruosité?

L'homo sapiens étant un *homo faber*, tout ce qui l'entoure ne peut qu'être *artificiel*, c'est-à-dire un produit de l'art. En ce sens précis, l'être humain est nécessairement un être contre-nature, anti-nature, le produit le plus paradoxal de la nature. Il est devenu un *homo techno-logicus*⁵.

2. Antoine Robitaille, *Le nouvel homme nouveau*, Montréal, Boréal, 2007.

3. Dominique Lecourt, *Humain, posthumain*, Paris, « Science, histoire et société », Presses universitaires de France, 2003.

4. Annie Ibrahim, *Qu'est-ce qu'un monstre?*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Débats philosophiques », 2005, p. 21.

5. Yves Gingras, *Éloge de l'homo techno-logicus*, Montréal, coll. « Les grandes conférences », Fides, 2005, p. 12.

Le degré de tolérance face à l'artifice varie évidemment chez les uns et les autres. De même, les verbes « guérir » ou « améliorer », lorsqu'il s'agit de parler de l'être humain, ne prennent pas toujours le même sens, selon qu'on perçoit le concept de posthumain comme un fantasme à réaliser ou comme un cauchemar qui nous attend au coin de la rue.

En tout cas, l'apocalypse ne manque pas d'envahir le discours sur le sujet. Et cet effet apocalyptique se traduit de diverses façons dans la fiction. Demandons-nous d'abord ceci : une posthumanité appelle-t-elle nécessairement une posthistoire, et inversement? Si, comme cela se produit souvent dans le cas dans la fiction, la posthumanité se développe concurremment à un univers dévasté, cataclysmique, paysage de fin du monde où, souvent, la nature a « repris ses droits », montant sauvagement à l'assaut des villes en ruines, on peut associer, en toute logique, cette posthumanité au désastre. Mais ne projetons-nous pas notre propre « imaginaire de la fin » sur cet univers textuel reflétant le chaos?

La question se pose d'autant plus que le livre sur lequel je vais me pencher, le récent ouvrage de Serge Lamothe intitulé *Les enfants lumière* qu'on pourrait considérer, a priori, en le feuilletant, comme un recueil de nouvelles, se présente génériquement comme une « posthistoire » (le mot s'écrit au singulier). L'esprit de ce livre rappelle les narrats d'Antoine Volodine. Sauf qu'on trouve dans ce cas, malgré la perte de repères, une légèreté qui étonne parfois, ainsi que des allusions à la génétique et à la technologie qui rendent le propos particulièrement intéressant dans le cadre d'une réflexion sur la posthumanité.

Les étonnants Baldwin

Sans véritables repères temporels ou sociaux, sans qu'on puisse parler de relations causales entre des textes courts (parfois trois ou quatre pages, jamais plus d'une douzaine) mettant en scène des situations et des lieux fort diversifiés, les différents chapitres qui

nourrissent cette posthistoire sont quand même unis par un signe révélateur : tous les personnages se nomment Baldwin. Sur cette « Terre dévastée⁶ », les Baldwin semblent occuper tout l'espace (du moins, tout l'espace narratif). S'agit-il d'une famille? Elle aurait de l'ampleur, mais dans un ouvrage de fiction qui manifestement ne répond pas aux codes du réalisme, on a le droit de poser cette hypothèse. On peut cependant en poser d'autres, comme défendre l'idée que s'imposerait à travers eux une nouvelle espèce, biologique ou non. Il s'agirait peut-être, pourquoi pas, de produits manufacturés, donc créés artificiellement, d'une marque déposée.

Cette hypothèse peut s'appuyer sur le premier texte du livre, d'à peine trois pages, et dont l'esprit se démarque de ceux qui suivent. Intitulé « Rapport de l'Institut Baldwin », il laisse planer un possible complot, lié aux frictions qui opposent « l'Agence » et le « Bureau permanent ». Se trouve en jeu l'existence même des Baldwin :

On se souviendra qu'il y a quelques années, la publication, par l'Institut Baldwin, d'une quarantaine de retransmissions périphériques non autorisées a suscité de nombreux débats tant parmi les baldwinologues amateurs que professionnels. (*EL*, p. 7)

Le suffixe savant vient en quelque sorte réifier le nom pour le transformer en objet de connaissance et tend à éloigner l'idée qu'il s'agirait d'une banale famille (aussi large soit-elle). Certains rêvent « d'en finir une fois pour toute avec les Baldwin » (*EL*, p. 7), alors que le complot du Bureau permanent viserait « à réactiver les Baldwin ». (*EL*, p. 8) La question la plus importante reste la suivante : « les Baldwin existent-ils réellement dans une dimension périphérique d'où il leur est loisible de communiquer avec nous au moyen des transmissions que l'on va lire? » (*EL*, p. 9) Ainsi, les Baldwin apparaissent bel et bien comme un phénomène vivant particulier, jamais défini sinon en tant que « Baldwin », simplement, mais qui

6. L'auteur utilise l'expression dans les dernières lignes du texte, la majuscule au mot « Terre » signalant qu'il s'agit bel et bien de la planète.

pourrait aussi bien être apparentés aux cyborgs, aux mutants, aux androïdes, à des répliquants (à un moment on souligne l'existence d'un « inspecteur qui n'était pas répliquable », *EL*, p. 77), à des humains génétiquement modifiés, ou, franchement, à n'importe quoi d'autre. Du moins, une réalité suffisamment différente, sinon monstrueuse, pour qu'une foule de gens rêvent d'en finir une bonne fois avec eux.

Depuis la naissance en 1978 de Louise Brown, premier bébé-éprouvette, se développe un constat que Georges Canguilhem subodorait une quinzaine d'années avant cette naissance artificielle : « La monstruosité est moins la conséquence de la contingence de la vie que de la licence des vivants⁷. » Les libertés prises par les humains sur le vivant aujourd'hui grâce aux possibilités ouvertes par les biotechnologies, agissant sur la nature en en modifiant les lois, fonderaient pour certains la monstruosité. Les manipulations génétiques ne l'impliquent pas nécessairement, mais les excès auxquels on croit qu'elle mène déclenchent la peur. «[E]lle constitue de manière plausible un premier pas vers l'acceptation d'une expérimentation gratuite et [...], de ce fait, elle contient virtuellement la possibilité ultime du monstrueux⁸. »

Des éléments, jamais rattachés à un projet global, permettent de proposer une interprétation (parmi bien d'autres possibles) allant dans le sens d'une lecture posthumaine. Il s'agit parfois d'informations qui apparaissent ambiguës. Par exemple, le texte intitulé « Bobby » s'ouvre sur la phrase suivante :

Ces messages sampitroniques, dont la provenance n'a jamais été divulguée, ont commencé à contaminer les circuits de la sous-commandante Bobby Baldwin dès

7. Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, J. Vrin, 1998 [1965], p. 174.

8. David Smadja, «Approche éthique des manipulations génétiques aujourd'hui», Anna Caiozzo et Anne-Emmanuelle Demartini [dir.], *Monstre et imaginaire social: approches historiques*, Paris, Créaphis éditions, 2008, p. 196.

l'instant où elle s'est portée volontaire pour une mission de reconnaissance dans les zones non répertoriées. (*EL*, p. 47)

Les circuits sont-ils ceux d'un appareil électronique qui appartiendrait à Bobby Baldwin ou sont-ils à l'intérieur d'elle? La formulation prête pour le moins à confusion. Autre exemple, à la fois plus explicite et plus spectaculaire, cette révélation sur Takashi Baldwin:

Quand on a vécu si longtemps seul sur l'Altiplano, au milieu d'un désert de sel de plus de dix mille kilomètres carrés, quand on a souffert deux périodes glaciaires, autant de réchauffements climatiques et un mégatsunami, bref, quand on a subi des privations si sévères qu'elles sont difficiles à imaginer [...]. (*EL*, p. 69)

Il y a là des capacités (force, longévité), qui ne peuvent évidemment correspondre à celles d'un être humain. Le lecteur se demande aussi pourquoi une fois (et une seule fois) le texte fait référence à des « parents biologiques », comme s'il s'agissait d'un cas d'espèce, à la limite d'une incongruité.

Au-delà de ces exemples ponctuels, qu'on pourrait multiplier, je voudrais m'arrêter sur trois textes (« L'affaire Kayla », « Capitaine Baldwin » et « Les Krinks ») qui font référence au même mouvement terroriste lié aux biotechnologies.

Des effets du terrorisme sur la posthumanité

Dans « L'Affaire Kayla », une fonctionnaire à la retraite, Kayla Baldwin, aurait rendu public des dossiers contenant des milliers de messages codés échangés entre « l'Agence » et le « Bureau permanent ». Les Baldwin existeraient donc bel et bien dans l'univers du Bureau permanent, répondant ainsi aux interrogations soulevées dans « Rapport de l'Institut Baldwin ». À moins que Kayla Baldwin ait pu détourner les messages codés d'un univers parallèle (une « dimension périphérique », pour reprendre une expression courante

dans le livre) ou que nous nous trouvions dans un multivers. Dans la posthistoire, la dynamique propre aux événements historiques et aux repères spatio-temporels précis ne fonctionne manifestement plus.

Ces dossiers auxquels Kayla avait eu accès concernaient « l'œuvre d'une bande de Baldwin masqués se faisant appeler l'Armée de libération du génome (ALG) ». (*EL*, p. 23) L'Armée s'en prenait aux corporations de biotechnologies qui faisaient breveter le génome. Mais leurs objectifs allaient plus loin : Kayla « comprit bientôt, ou crut comprendre, que l'ALG avait élaboré une idéologie complexe qui s'articulait essentiellement autour du concept d'identité variable ». (*EL*, p. 23) Elle ajoute que ce concept

s'appuie sur la croyance qu'il est possible [...] d'effectuer sur soi-même les mutations génétiques nécessaires à notre épanouissement. [...] [D]es individus qui seraient en mesure de modifier eux-mêmes leur ADN et de se métamorphoser. Ces Baldwin de quatrième génération, qui se font appeler "les enfants lumière", ont rarement été observés. Ils sont si évanescents qu'on croirait avoir affaire à une apparition chaque fois qu'ils se manifestent. (*EL*, p. 23-24)

Les Baldwin seraient une « espèce » (résumons-le ainsi) qui aurait appris à muter. Mais retenons les mots : Kayla « crut comprendre ». Il s'agirait donc d'une « croyance » et l'existence effective de ces mutants serait sujette à caution : rarement observés, évanescents, semblables à une apparition, on pourrait les croire aussi crédibles que les soucoupes volantes. Pourtant, le nom que ces mutants se donnent sert de titre à l'ouvrage, indiquant d'entrée de jeu leur importance dans cette fiction.

Dans « Capitaine Baldwin », un régiment sous la direction du personnage éponyme assiège l'ALG depuis des mois. Cependant, l'Armée de libération du génome se trouve en sécurité dans un réseau de tunnels et de bunkers imprenables dans lesquels ils ont d'amples réserves alimentaires. Alors que le capitaine espère avoir

bientôt l'autorisation de donner l'assaut final, ce sont plutôt les membres de l'ALG qui attaquent. Le capitaine perd conscience, se réveille et constate que si le paysage n'a pas changé, les hommes de son régiment ont tous disparu. Avec une longue-vue il aperçoit, près des bunkers, dans la montagne,

des lueurs frémissantes, qu'il décrira plus tard comme des langues de feu, [qui] s'élèvent lentement de la base de la montagne jusqu'au sommet. Parmi elles, le capitaine Baldwin n'a aucun mal à reconnaître certains de ses hommes et plusieurs membres de l'Armée de libération du génome. (*EL*, p. 58)

Ces « langues de feu » semblent renvoyer à ces « enfants lumière », formes évanescentes auxquelles s'intéressait Kayla Baldwin. Cependant, le capitaine Baldwin, de l'avis même de ses hommes qui pourtant le vénèrent, paraît délirer depuis un certain temps. Peut-on être assuré que parmi « des lueurs frémissantes » il soit en mesure de reconnaître certains membres de son régiment? En quoi une lueur garde-t-elle les traits d'un individu? Comme dans le cas de ce qu'avance Kayla Baldwin, on ne peut affirmer qu'il s'agit de certitudes.

Le troisième texte faisant allusion à l'ALG renvoie à un phénomène plus concret, mais difficile à visualiser. Il s'agit des « krinks » qui, dit-on, ont proliféré à l'intérieur de l'hôtel Bartolomé, occupant « des logements normalement réservés à des Baldwin de tout premier rang » (*EL*, p. 119), ce qui provoque un tollé. Comment définir un krink? Le lecteur en sait peu, mais ce qu'il apprend de leur évolution ne manque pas d'être spectaculaire : ils seraient passés d'une taille d'un centimètre à leur arrivée avant de prendre de l'expansion au fil du temps (mais le temps dans cette posthistoire demeure très élastique) jusqu'à faire « dans les deux cent cinquante à trois cents mètres de long, tentacule inclus ». (*EL*, p. 120) Quant au poids moyen, il serait passé de 0,5 gramme à plus de 75 tonnes. L'explication pourrait être liée à un scandale : les krinks se seraient nourris d'un type de souris génétiquement modifiée « appelées souris-chaos ou souris

knockout » qui auraient fui en masse du « laboratoire de génétique différentielle » (*EL*, p. 121), pour se multiplier très rapidement et feraient le bonheur alimentaire des krinks. Ces derniers finiront par être anéantis, même si des doutes persistent à ce sujet (« les souris-chaos [...] ont continué à disparaître à un rythme alarmant » affirme le narrateur à la fin du texte, *EL*, p. 124). L'implication de l'ALG, là encore, relève de suppositions. Au moment de la prolifération des krinks « les spéculations les plus farfelues eurent cours. L'ALG avait-elle sciemment infesté l'hôtel Bartolomé dans l'espoir de déstabiliser le régime turbolibéral? Les krinks étaient-ils de mèche avec l'ALG? Personne ne l'a jamais su. » (*EL*, p. 119) Un laboratoire de génétique joue un rôle central dans cette histoire. Compte tenu des objectifs de l'ALG, on peut imaginer un sabotage, mais sans dépasser le stade des hypothèses.

Que faut-il tirer de ses allusions? D'abord que ces trois extraits, renvoyant explicitement aux technologies génétiques, signalent la présence constante dans le livre d'individus qui paraissent hybrides, modifiés d'une manière ou d'une autre, et ce, d'autant plus qu'il n'existe aucune explication, aucune certitude sur ces modifications. Qu'on s'intéresse au phénomène de n'importe quel point de vue, chez les Baldwin, il n'existe pas de stabilité. Leur existence apparaît comme une incessante transition (et j'utilise ce terme en pensant au *Cyborg Manifesto* de Donna Haraway⁹, aucun essentialisme ne paraissant possible ici). Cette transition s'appuie, de manière évidente, sur la forme du livre, où on voit, certes, des éléments réapparaître (le cas de l'ALG en est un exemple), mais où la structure générale fonctionne par rupture narrative, sans relation causale d'un chapitre à l'autre. « Posthistoire », comme genre, s'exprime clairement de manière hétérogène. Il n'y a certes pas de quête identitaire au sens strict dans cette narration. Pourtant, elle ne peut qu'apparaître en creux. La structure rhizomatique du livre fractionne cette société (cet « être »,

9. Donna Haraway, « A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Social-feminism in the Late Twentieth Century », *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge, 1991, p. 149-181.

ce Baldwin) et rend obsolète l'existence d'une racine, d'une origine nette. L'être ne commence pas, ne finit pas. Les Baldwin meurent-ils? Peut-être. Peut-être pas. Ont-ils une nature humaine? La question ne se pose pas.

Par ailleurs, dans cette posthistoire le lecteur se trouve devant un monde où le développement linéaire des expériences n'existe plus, où le concept de progrès n'a plus cours. Dans ce contexte, le rapport ontologique au temps subit une métamorphose.

Les effets du temps sur la narration

Les enfants lumière ne permet pas de voir évoluer l'être vivant et la nature semble subir (avoir subi?) des dévastations importantes. Le temps paraît lui-même disloqué, élastique (par exemple : « C'est alors qu'Okoko croisa le regard de la femme qui se tenait juste derrière lui et qui, sans aucun doute, avait cheminé sur ses talons pendant ces longues années », *EL*, p. 112). Il n'y a ni point de départ ni point d'arrivée. Dans ce contexte posthistorique et posthumain peut-on déterminer une origine? Narrative, philosophique? Dans *Origine du drame baroque allemand*, Walter Benjamin écrit :

L'origine, bien qu'étant une catégorie tout à fait historique, n'a pourtant rien à voir avec la genèse des choses. [...] L'origine est un tourbillon dans le fleuve du devenir, et elle entraîne dans son rythme la matière de ce qui est en train d'apparaître. L'origine ne se donne jamais à connaître dans l'existence nue, évidente, du factuel, et sa rythmique ne peut être perçue que dans une double optique. Elle demande à être reconnue d'une part comme une restauration, une restitution, d'autre part comme quelque chose qui est par là même inachevé, toujours ouvert¹⁰.

On ne saurait mieux traduire la manière dont temps et histoire apparaissent dans *Les enfants lumière* : restauration et restitution

10. Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1974, p. 43-44.

à travers des images, des scènes particulières qui cadrent ponctuellement une réalité singulière, lui donnent un sens; mais inachèvement d'un monde, d'une communauté, dont on ne sait trop si elle naît ou si elle s'approche d'une catastrophe définitive, difficulté même à savoir s'il s'agit d'un monde ou de plusieurs univers parallèles. Mais si cette société se compose de posthumains, peut-on l'imaginer pensant le temps et l'Histoire d'une autre manière que la nôtre? Avec une naissance autre, une possible immortalité?

Allons plus loin. Dans ce livre qui ne semble pas penser le temps (et l'histoire) à une échelle humaine, mais posthumaine, il faut penser la temporalité à une autre échelle, cosmique.

On connaît le succès populaire de cette expression burlesque : le Big Bang (elle paraît encore plus drôle en français: le gros boum). Burlesque, mais surtout trompeuse dans ce qu'elle traduit, puisqu'elle laisse croire à une explosion pétaradante dans l'espace (où il n'existe pas de bruit), en un lieu précis. L'origine de l'univers se trouverait là et la cosmologie rejoint alors la religion puisqu'on peut dans ce cas se demander en toute bonne foi (*sic*) : mais qu'y a-t-il bien pu y avoir *avant*? On en vient à conclure qu'un être évanescent a mis littéralement le feu aux poudres, allumant la mèche du canon qui a provoqué le Big Bang et réveillé ceux qui n'existaient pas jusqu'à ce moment. Comme l'écrit le physicien Étienne Klein, l'expression Big Bang, assimilé à un instant zéro, « n'est pas métaphysiquement neutre¹¹ ». Et il poursuit en affirmant que

les physiciens ont fini par comprendre que le big bang ne correspond nullement à la création proprement dite de l'univers, mais simplement à un épisode qu'il a traversé [...]. En d'autres termes, même si une certaine vulgate disant le contraire continue de courir, le temps de l'univers n'est pas passé par le céléberrime instant zéro qu'on associe communément et abusivement au big-bang¹².

11. Étienne Klein, *Discours sur l'origine de l'univers*, Paris, Flammarion, 2010, p. 51

12. *Ibid.*, p. 53-54.

Pour le dire autrement, la cosmologie actuelle peut « lire » le passé de l'univers jusqu'à concurrence de 13,7 milliards d'années environ, ce qui ne signifie pas que l'univers n'existait pas auparavant. Simplement, les équations cosmologiques ne permettent pas d'examiner son état avant cette période où on sait qu'il y a eu une forme de transition.

Je trouve intéressant de faire cette comparaison en parlant d'un livre où on n'a pas affaire à un univers forclos, à une histoire qui commence à un point fixe, évolue de manière causale et se termine de manière téléologique. Dans cette mouvance posthumaine, on pourrait dire que des univers naissent sans cesse, au bout de quelques pages, certains agonisent ou disparaissent, alors que d'autres, au moment où on ne les attend plus, réapparaissent. L'origine ne se pose plus de la même manière. Et d'ailleurs, l'ouverture du livre s'offre elle-même comme une transition. Je rappelle l'incipit du premier texte, « Rapport de l'institut Baldwin » :

On se souviendra qu'il y a quelques années, la publication, par l'Institut Baldwin, d'une quarantaine de retransmissions périphériques non autorisées a suscité de nombreux débats tant parmi les baldwinologues amateurs que professionnels. (EL, p. 7)

Voilà une ouverture, une origine, qui apparaît bel et bien comme une transition, d'autant plus que cette phrase renvoie implicitement à un livre précédent de Serge Lamothe intitulé *Les Baldwin*¹³ et publié en 2004.

Cette comparaison entre fausse origine de l'univers et fausse origine du livre, transition au sein du cosmos et transition au sein de la fiction, peut sembler bien métaphorique. Je me la permets pourtant pour une double raison.

D'abord, cette idée de transition se révèle comme un motif central des *Enfants lumière*, où le temps et l'espace semblent eux-mêmes

13. Serge Lamothe, *Les Baldwin*, Québec, L'instant même, 2004.

s'inscrire dans un entre-deux, un univers en pleine métamorphose alors que l'humanité également paraît en transition à travers la figure récurrente des Baldwin. Cette fiction s'inscrit dans un champ discursif où nous nous interrogeons sur la transition que semble vouloir opérer l'humanité à son propre sujet. Comme l'écrit Yves Gingras : « Après avoir transformé la nature minérale, végétale et animale, l'Homme ne pouvait qu'aboutir à lui-même et tenter de surpasser la nature dont il est, à l'origine, un fruit improbable¹⁴ ». Notre humanité actuelle est-elle elle-même une transition? Nécessairement. Reste à savoir s'il s'agit d'une raison pour accélérer cette transition, s'il faut l'accélérer pour le mieux, et que peut bien signifier « le mieux ».

Ensuite, on peut se demander dans quelle mesure les œuvres qui traitent du posthumain ne tendent pas souvent (mais jusqu'à quel point, quantitativement, qualitativement?) à déployer le motif de la transition sur plusieurs plans. Cette figure de la transition interrogerait la nature humaine et, à travers elle, la nature dans un sens plus large. Ainsi, elles bouleverseraient l'espace et le temps, se servant du posthumain pour repenser la nature même du texte littéraire (de la narration, de ses transitions). Certaines œuvres, je pense à celle de David Mitchell par exemple, iraient dans ce sens. La question, bien sûr, reste ouverte. Les recherches sur la posthumanité dans la littérature ne font que commencer.

14. Yves Gingras, *op. cit.*, p. 47.